LA PREMIÈRE COMMUNION

Au petit Aimé Lalonde, en souvenir.

L'aube enfin blanchissait le ciel d'un jour si beau !
Le soleil radieux se jouait sur ma tête,
Quand je me revêtais de mon habit nouveau
Pour cette grande fête.

Joyeux, je cheminais, sentant battre mon cœur,
Que je souhaitais être un palais de dorures,
Où seraient répandus des vases pleins d'odeur
Sur les riches parures.

Décoré de bouquets gracieux, enivrants,
Le temple éblouissait par ses jets de lumière,
Et l'orgue préludait avec des sons charmants,
Doux comme une prière.

Pompeusement vêtu, le ministre pieux
Montait au saint autel pour réciter l'office ;
En même temps des voix s'élevaient jusqu'aux cieux,
D'où coule tout délice....

Déjà, je crois entendre un appel de Jésus :
Voici donc le moment le plus beau de ma vie
Mon insigne bonheur donne aux anges émus
Une bien juste envie.

Au céleste banquet où je suis invité,
Je me rends, recueilli, pour y prendre ma place.
De m'asseoir au festin d'amour, de charité,
Dieu m'accorde la grâce.

O suave faveur ! mon Sauveur et mon Roi,
Le Maître tout puissant du ciel et de la terre,
Devient ma nourriture et se repose en moi.
O sublime mystère !

Ainsi que dit saint Paul : ce n'est plus moi qui vis,
Mais vous, mon bien-aimé, qui vivez en mon âme,
Qui versez un rayon de votre paradis,
Dans mon cœur qui s'enflamme.

Saisi d'étonnement, pour vous remercier,
J'unis mon humble voix à celle des saints anges ;
Pour un si grand bienfait que l'univers entier
Entonne des louanges !

De cet instant béni, Seigneur, je suis à vous,
Sincèrement j'en fais la promesse formelle ;
Qu'à jamais votre Mère, en son cœur tendre et doux,
Garde mon âme telle.

Puisse ce précieux et puissant souvenir,
Avec soin, dissiper loin de moi les nuages,
Et jusqu'au port guider ma barque, à l'avenir,
M'évitant les naufrages !

AUGUSTIN LELLIS.

UN HOMME HEUREUX

SOUS mes fenêtres, un aveugle passe quotidiennement, matin et soir.

C'est un mendiant de soixante-cinq ans, fort, plein de santé, avec une grande barbe blanche, touffue et majestueuse.

Il n'a pas l'air misérable ; son dos se courbe à peine. Il est habillé d'un pantalon et d'une blouse rapiécés mais propres. J'ignore s'il a des cheveux, car sous son chapeau de feutre, un foulard rouge lui enserre la tête. Il porte en bandoulière, attaché à une courroie, un vieux sac de toile dans lequel il introduit le pain et les défroques qu'on lui donne.

Pour le conduire, il n'a ni enfant ni chien, mais un simple bâton qu'il balance doucement devant lui, et qui semble flairer les objets.

Il m'est arriver de guetter le brave homme, me figurant qu'il allait renverser les chaises des cafés, heurter les reverbères, choir en des tranchées barrant sa route. Pas du tout ! Juste à temps, le bâton l'avertit, remplissant l'office de pied ou de main, tâtant le sol, palpant les murs. L'aveugle, prudent, l'oreille au guet, contourne les obstacles, effleure les passants, marche sans hâte et sans gêne. Et notez qu'il vient du Grand-Montrouge et qu'il va dans Paris, je ne sais où.

Quand il doit traverser une rue, il s'arrête une minute au bord du trottoir, puis écoute le bruit des voitures ; et, au moment précis où la chaussée est libre, il file de l'autre côté.

Je l'ai vu maintes fois, sans l'aide de personne, entrer dans les boutiques pour acheter des provisions.

J'étais curieux de connaître le mode d'existence de ce mendiant.

Un dimanche, c'était un jour d'élections, je l'aperçus à Montrouge, assis sur un banc de pierre, adossé à un mur bariolé de professions de foi, des affiches rouges, jaunes ou vertes.

Je jetai dans son chapeau une pièce blanche qu'il retourna entre ses doigts d'un air enchanté. Il se confondit en remerciements, me souhaita toutes sortes de bonheurs et m'offrit des " bonne aventure ".

Pour entamer la conversation, je lui dis que je le connaissais depuis plusieurs années et que j'étais émerveillé de l'assurance avec laquelle il se guidait seul dans Paris.

—C'est l'habitude, mon bon monsieur, me répondit-il ; j'ai le plan de mon chemin dans la tête ; je compte les rues, j'établis des points de repère et j'arrive à me rendre où je veux aller tout aussi bien que vous.

—Il y a longtemps que vous êtes aveugle ? demandai-je.

—Depuis l'âge de seize ans, des suites d'une mauvaise fièvre.

Alors il me raconta sa vie, dans un langage usé et correct, se livra un peu à moi comme à un protecteur. Il parlait lentement, sans gestes, toujours dans la même attitude humble et patiente, les mains jointes dans son chapeau posé sur ses genoux. Sa tête inclinée, légèrement sur sa poitrine, à chacune de mes questions se tournant vers moi ; et j'entrevoyais ses yeux morts, ses prunelles ternes comme du verre dépoli, où le regard s'était figé à jamais.

—Ah ! c'est dur, pour commencer, de ne plus voir clair ! m'expliqua-t-il. J'ai cru que j'en deviendrais fou ! cette nuit continuelle vous énerve ; on essaie d'ouvrir les paupières toutes grandes, avec l'espoir de percer les ténèbres. On a peur ; on se croit toujours seul ; on a besoin de causer, d'entendre du bruit autour de soi. Mais à la longue, on se rassure, on s'y fait.

—Vous avez eu recours tout de suite à la charité publique ?

—Mais oui, monsieur, que voulez-vous, il le fallait bien ! Ma mère était veuve et pauvre ; c'était le seul métier qui me convenait. Elle me menait, chaque matin, sous une porte cochère, le dimanche sur les marches d'une église, avec mon déjeuner dans une besace. Je restais là, assis sur un pliant, la journée entière, tendant ma casquette. Ah ! j'en ai passé comme ça des années et des années, dans les courants d'air, sous les égouttures des toits, au soleil et à la poussière ! Eh bien, vous voyez, je ne m'en porte pas plus mal aujourd'hui !

—Vous vivez seul ? lui dis-je

—Non, mon bon monsieur, j'ai encore ma femme.

—Votre femme ! fis-je, très surpris, vous êtes donc marié !

—Oui, dit-il en souriant dans sa barbe, et amusé de mon étonnement.

Il me conta son mariage : une véritable idylle. En parlant, sa figure se colorait, s'animait au souvenir du passé ; et le vieux mendiant devenait un peu moins humble, un peu plus comme tout le monde.

Il poursuivit :

—Je me suis marié à vingt-cinq ans. Ma bonne mère venait de mourir ; elle m'affectionnait tellement qu'elle ne voulait jamais me laisser sortir seul. Avant de trépasser, elle m'avait recommandé à une voisine qui était son amie, la suppliant de me prendre en pension. On conclut un arrangement, et la fille de cette femme, une enfant de dix-sept ans, nommé Henriette, fut chargée de m'accompagner matin et soir. Elle s'intéressait beaucoup à moi, cette chère petite, et, soit par pitié, soit pour toute autre cause, je lui plus.

Ici, l'aveugle, d'un petit air gaillard, ouvrit une parenthèse :

—Faut vous dire, mon charitable monsieur, que je n'étais pas trop mal dans ma jeunesse, malgré mon infirmité. On prétendait même que j'étais assez beau garçon ; et coquet, avec ça, fallait voir.

Puis sur un ton empreint d'un certain lyrisme inconscient, il continua :

—Moi, la voix d'Henriette m'a tout de suite charmé comme une belle musique. Quand, à la nuit tombante, elle arrivait pour me ramener à la maison, je reconnaissais son pas à plus de cinquante mètres. Nous nous en retournions lentement pour causer ensemble plus longtemps ; son cœur réchauffait mon bras. En chemin, je la questionnais sur la couleur de ses cheveux, sur le ton de ses joues, sur la forme de son visage, et petit à petit, je composais son portrait dans mon esprit, pour la contempler à ma guise, pour la regarder en moi comme avec des yeux. Un soir, en passant sous les arbres, je pressais ses doigts dans ma main, je mis sur mes lèvres le bout de ses ongles et je lui dis combien je l'aimais. Six mois après, sa mère voulut bien nous marier.

Il resta rêveur quelques secondes, puis, pour cacher une pointe d'émotion, il reprit d'une voix dégagée :

—Dame ! c'est que j'empochais déjà de bonnes recettes, savez-vous ! j'avais des économies et une clientèle excellente. Ça valait une dot et un métier, ça.

—Que faisait votre femme ? lui demandai-je.

—Elle cousait, monsieur, chez l'un, chez l'autre ! Alors je n'ai plus voulu qu'elle perdit son temps à venir me chercher ; je connaissais suffisamment mon chemin.

—Vous avez des enfants ?

—Oui, monsieur, trois : un garçon, qui est sergent au 165e de ligne, et deux filles ; l'une est mariée à un serrurier, l'autre travaille avec sa mère. Nous vivons tranquillement. Après le dîner, on me lit mon journal ou des livres, ou bien nous jouons aux dominos, et ce qu'ils sont furieux quand je les gagne ! J'ai aussi des voisins qui viennent me voir ; nous causons politique. Tenez, aujourd'hui, j'ai voté ; savez-vous pour qui ? pour celui-là.

Il allongea le bras, et ses doigts tâtèrent sur le mur l'affiche collée à côté de lui.

Il allait parler politique, m'expliquer ses opinions, mais je l'interrompis :

—En somme, vous êtes heureux ?

—Très heureux, mon bon monsieur ; je n'ai pas à me plaindre de l'existence ; j'ai une femme honnête et courageuse ; jamais un mot plus haut que l'autre entre nous.

—Mais ce doit être fatigant, dis-je encore, de mendier à votre âge ?

—Non, monsieur, j'y suis accoutumé, me répondit-il. D'abord je ne pourrais pas rester à ne rien faire.

Et, se penchant un peu vers moi, il ajouta, plus bas :

—Et puis, j'ai encore une fille à marier, faut la doter comme l'autre, n'est-ce pas ?....

Maintenant, lorsque je le rencontre, nous bavardons et je lui remets quelque chose pour la dot de sa demoiselle...

Je ne serais pas étonné qu'un de ces jours il me demande d'être son premier témoin.

HENRI MALIN.